

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 15 juin 2002 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire le voyage ». Après l'ouverture de la journée par Monsieur Heinrich Harder, directeur de la Maison Heinrich Heine, et une présentation générale du thème par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, les participants se sont répartis entre les différents ateliers proposés : anglais avec Marie-Claude Peugeot, espagnol avec André Gabastou, suédois avec Vincent Fournier et thématique avec Jacques Chabert et Marie-Claire Pasquier.

L'après-midi, après une conférence de Laure Troubetzkoy sur les « Enjeux du récit de voyage chez les écrivains russes », le travail en ateliers a repris : allemand avec Hans Hartje, italien avec Françoise Brun et russe avec Hélène Henry. L'atelier d'écriture était animé par Jean Guiloineau. La journée s'est terminée par un verre amical.

Marie-Claude Peugeot

Le voyage en Orient

Il paraissait intéressant, en nous penchant essentiellement sur des problèmes de traduction, de confronter (projet hélas trop ambitieux pour les deux heures dont nous disposions !) des extraits du récit qu'ont laissé de leur expédition au Proche et au Moyen-Orient, à quelques années d'intervalle seulement, deux écrivains anglophones d'origine géographique, sociale et culturelle fort différente : John Dos Passos, jeune écrivain et journaliste américain engagé, et Vita Sackville-West, aristocrate et femme de lettres britannique.

Traduire un récit de voyage, c'est restituer la relation du voyage dans une autre langue, mais surtout, et particulièrement dans les deux cas qui nous occupent ici, transposer le plus fidèlement possible le regard que le voyageur jette sur un monde qui diffère en tout de son univers familier. Il semblait donc utile, avant le travail d'atelier proprement dit – cela d'autant plus que le livre de Dos Passos a totalement sombré dans l'oubli dès les années 1930, et que celui de V. Sackville-West est peu connu – d'indiquer brièvement les circonstances qui ont donné naissance à *Orient Express* (même titre en français¹ – il s'agit de ce train quasi-mythique à bord duquel Dos Passos embarque à Ostende et qui l'amène à Istanbul, porte de l'Orient.) et à *Passenger to Teheran* (que l'éditeur a choisi d'intituler *Une Anglaise en Orient*², indiquant bien par là que le point d'ancrage et la référence de l'auteur sont toujours son Angleterre natale).

(1) John Dos Passos, *Orient Express*, traduit de l'américain par Marie-Claude Peugeot, éditions du Rocher, Paris, 1991.

(2) Vita Sackville-West, *Une Anglaise en Orient*, traduit de l'anglais par Marie-Claude Peugeot, éditions Anatolia, Paris, 1993.

En 1921, Dos Passos, à 25 ans, entreprend en tant que « grand reporter », dirait-on aujourd'hui, un périple de plusieurs mois le long de la mer Noire et à travers le Caucase, régions où la situation politique est particulièrement trouble et complexe après la féroce répression turque contre les Arméniens et la Révolution d'octobre en Russie, puis en Perse, en Irak et en Syrie. Il ne donne pas de ce voyage un récit classique à la première personne. Il s'y désigne comme « *the east-bound American* » (comment traduira-t-on ?), souvent abrégé en « *the E. A.* », ou, lorsqu'il voyage dans le désert, « *l'Americai* » (c'est ainsi que l'appellent les caravaniers) et, à son retour par le Maroc et la France, « *the passenger* ». Sa prose n'est pas lisse, elle colle au réel, est souvent elliptique, voire télégraphique, ressemblant à des notes prises pour un journal de bord, entrecoupées de grandes envolées lyriques. De tout cela il faudra tenir compte en traduisant, pour préserver le caractère brut, direct, impressionniste du récit, jamais assorti de commentaires.

En 1925, à 33 ans, Vita Sackville-West, personnalité turbulente, amie de Virginia Woolf, voyageuse passionnée, s'embarque pour la Perse (par des voies quelque peu détournées, via Le Caire, Bombay et le golfe Persique !) où elle va rejoindre son époux, Harold Nicolson, diplomate en poste à Téhéran. De Bagdad à Téhéran, puis, lorsqu'elle repart pour l'Angleterre en traversant le Caucase, elle emprunte, en sens inverse, le même itinéraire que Dos Passos, mais c'est sur un mode totalement différent qu'elle perçoit la réalité qui l'entoure et relate les diverses situations dans lesquelles elle se trouve plongée.

Deux ans plus tard, elle retourne en Perse et prend part, à partir de Téhéran, à une excursion dans les montagnes baktiars, dont elle fera un récit, *Twelve days*, où s'exprime sa passion pour ces régions sauvages (titre français : *Une aristocrate en Asie*³).

Après cette brève présentation, nous nous attelons – le groupe compte une bonne trentaine de participants – à la traduction d'un passage d'*Orient Express* choisi dans le Chapitre 2, « Constant' July 1921 », et qui correspond au premier contact de l'auteur avec l'Orient, à son arrivée à Constantinople.

Nous demandons à Ann Grieve de nous lire ce texte d'une page et demie. La lecture à haute voix fait aussitôt apparaître la difficulté de rendre en français le jeu des sonorités, des allitérations, la densité des images, souvent due à une accumulation de couleurs et de nuances diverses,

(3) Vita Sackville-West, *Une aristocrate en Asie*, traduit de l'anglais par Isabelle di Natale, éditions Anatolia/Le Rocher, Paris, 1998.

difficiles à faire passer en français. La phrase-paragraphe s'étire au fur et à mesure que l'auteur découvre une ville labyrinthique, peuplée de personnages énigmatiques.

Autre difficulté majeure, de l'avis de tous, d'ordre structurel celle-ci : une phrase de trente-quatre lignes qui débute par un souhait (« *If one could only follow back into...* ») et qui s'articule ensuite par une série de prépositions (« *through... ; or down through... ; or through... ; or into... ; or to...* »). Différentes solutions sont proposées, et quelque'un fait remarquer que la plasticité de la langue anglaise, particulièrement manifeste ici, se heurte à la rigidité du français.

Dans le détail, le texte est ressenti et compris différemment par les uns et les autres, donnant lieu à une discussion animée. Tant bien que mal, nous arrivons presque à la fin de cette interminable phrase en mettant bout à bout nos trouvailles, pour nous apercevoir... que l'ensemble, contrairement à l'original, ne « coule » pas. Or, nous semble-t-il à tous, nous devons tendre à la meilleure lisibilité possible. On me demande alors de produire la traduction que j'ai donnée de ce texte il y a plus de dix ans. Eh bien, revisiter sa traduction est en soi tout un voyage, et pas toujours des plus satisfaisants, même s'il peut plaire à d'autres !